

LA ROSIÈRE,

OU

TROP PARLER NUIT.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. Chambrey, banquier.
 Coraly, sa fille (15 ans).
 Laurence, nièce du Maire (14 ans).
 Mme. Beaumont, (60 ans, vêtue de noir).
 Suzanne, servante de ferme (18 ans).
 Françoise, fermière.
 Un Laquais.

ACTE PREMIER.—SCÈNE PREMIÈRE.

CORALY, LAURENCE.



LAURENCE.—Quoi ! j'arrive tout juste pour la fête du couronnement ! Et moi qui ne comprenais rien, ce matin, à l'air magistral de mon oncle !

CORALY.—Ne t'en étonnes pas : en qualité de maire, ton oncle, revêtu de son écharpe, juge ce soir

Tous les pâles humains,

ou, pour parler plus juste, toutes les grosses et rouges filles du village qui prétendent à la rose. Il forme, avec M. le curé, l'adjoint et le juge de paix, le tribunal où sont discutés les vertus et les mérites des concurrentes ; le choix fait, c'est ton oncle, ou une dame nommée par lui, qui place la blanche couronne sur le front de la plus sage.

LAURENCE.—Quel bonheur ! je suis sa nièce, il m'aime... donc, je couronnerai la rosière !

CORALY, d'un air froid.—Tu raisones dans le cas où je te céderais mes droits...

LAURENCE.—Tes droits ?...

CORALY.—Comme la plus âgée...

LAURENCE.—Et comme la demoiselle du château, n'est-il pas vrai ?... Ne te fâche pas !... *A tout seigneur tout honneur* !... tu couronneras la rosière. Mais je croyais qu'il n'y avait de rosières qu'à Salency ou à Surènes ; comment se fait-il que ce pauvre village de la Lorraine ?...

CORALY.—C'est une histoire.

LAURENCE.—Conte-la-moi !... tiens, tu en meurs d'envie.

CORALY.—Tu crois ?... Eh bien, écoute ! Il y a cinquante ans et plus, avant la révolution française, le château, dont on voit les ruines au bas de la colline, était habité par les seigneurs du village, le comte et la comtesse d'Austaing. De leur nombreuse famille, il ne leur restait qu'une fille, qui était très-belle, très-pieuse et très-sage. Elle avait vingt ans, lorsqu'elle tomba malade, et bientôt elle fut à la mort. Son père et sa mère veillaient auprès d'elle, et la voyaient s'affaiblir d'heure en heure. Le vieillard s'approcha de la pauvre mère, qui priait le bon Dieu les yeux fixés sur le visage mourant de sa fille, et il lui dit : « Notre fille va mourir ; je désire consacrer à des œuvres charitables la fortune que nous lui

avions destinée, afin qu'elle porte à Dieu sa dot en bonnes œuvres. » Cette résolution fut exécutée, car la pauvre Christine mourut, hélas ! et ses parents fondèrent le petit hôpital qui est encore au bout du village, l'école que tiennent les bonnes sœurs, et continuèrent, comme dit papa, un capital dont la rente devait être, chaque année, à la Notre-Dame de septembre, donnée avec une couronne de roses... *A la plus sage* ! Sans doute, ils pensaient à leur fille !... Voilà mon histoire.

LAURENCE.—Elle est touchante ; mais, dis-moi, toi qui es au courant des secrets de l'état, quelle sera cette année la rosière ?

CORALY.—Connais-tu Suzanne, la servante de la fermière, qui nous apporte des œufs et du laitage ?

LAURENCE.—Cette jolie jeune fille, qui a l'air si calme et si doux ?

CORALY.—C'est elle que l'on désigne... pourtant...

LAURENCE.—Pourtant ?...

CORALY.—Rien.

LAURENCE.—Rien ! mais, cependant, pourtant, voilà trois mots qui toujours irritent ma curiosité, et tu ne me feras pas accroire que ton *pourtant* ne voulait rien dire.

CORALY.—Suzanne est une bonne fille.

LAURENCE.—Je n'en doute pas, *pourtant*...

CORALY.—Eh bien ! *pourtant*, une prétendante à la rose qui, le soir, court les champs toute seule, sans pouvoir dire où elle va, cette prétendante-là n'obtiendrait pas mon suffrage.

LAURENCE.—Elle a fait cela ?

CORALY, avec volubilité. Oui, vraiment. Il y a quinze jours, nous revenions à cheval, mon père et moi, à la nuit tombée ; je le précédais dans un étroit sentier, quand tout à coup je vis devant moi une petite paysanne qui marchait rapidement. La lune jouait entre les arbres, je reconnus Suzanne. Elle portait un lourd panier où je vis des fruits d'un côté, et de l'autre le cou d'un poulet passant à travers les barreaux d'osier. « Tiens ! Suzanne, dis-je, où vas-tu si tard ? » Elle ne répondit pas. « Vas-tu faire une commission pour madame Françoise ?—Non, mam'zelle.—Où vas-tu donc ? » Elle rougit et des larmes roulèrent dans ses yeux. Mon père s'approchait, je la quittai... mais il me semble que *la plus sage* ne doit jamais être embarrassée de rendre compte de ses démarches.

LAURENCE.—C'est singulier, en effet. Et tu crois...

CORALY.—Oh ! rien ! mais, comme toi, je dis : c'est singulier !... Chut ! la voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SUZANNE, portant une corbeille.

SUZANNE.—Mademoiselle, voici un fromage à la crème que madame Françoise vous envoie.

CORALY.—Merci, Suzanne. Il servira pour le goûter que mon père doit offrir à la rosière.

LAURENCE.—Cela vous intéresse, Suzanne.

SUZANNE.—Oh ! mademoiselle !

CORALY.—Vous êtes prétendante à la rose ?

SUZANNE.—Comme toutes nos jeunes filles.

LAURENCE.—Mais vous avez plus de droits que vos compagnes ?

SUZANNE.—Moi ? mademoiselle Laurence, oh ! nenni !